

Avril - juin 2024

GFA citoyen « les petits champs » - Haute Côte-d'Or (21).

**Evangéline, néo-paysanne, première alliée du GFA citoyen
«les petits champs».**



Suite à plusieurs entretiens avec Mikaël, membre du collectif de co-gestionnaires du GFA citoyens « les petits champs », nous vous proposons par cet article d'en savoir un peu plus sur Evangéline Rizzon, première néo-paysanne à s'être alliée au GFA : son parcours, ses motivations, sa formation, son projet agricole, ses évolutions et ses difficultés.

Évangéline a également intégré le groupe des co-gestionnaires du GFA, il y a un an. Il nous semblait important de l'intégrer pour différentes raisons, notamment pour

¹ Groupement Foncier Agricole

qu'elle puisse nous partager son expérience, mais aussi nous apporter le regard de l'agricultrice qu'elle devient.

Réaliser ce portrait, s'intéresser de près à son parcours, nous a permis de mieux prendre conscience, d'au moins deux choses : se reconverter et se lancer dans un projet agricole, sans lien préalable et familial à l'agriculture n'est pas aisé. Cela demande du temps, de la patience et, mine de rien, quelques ressources (notamment financières) ainsi que certaines compétences, car il engage dans un processus long, complexe et coûteux. Il faut faire preuve d'une grande détermination et de beaucoup de rigueur pour y arriver. La seconde, c'est l'importance du GFA dans ce parcours.

Le soutien, l'accompagnement, le potentiel réseau qu'il offre ne semblent pas si anecdotiques. Pour quelqu'un·e seul·e, comme c'est le cas d'Évangéline, s'être alliée au GFA a été une manière de décupler sa « puissance d'agir », en plus de lui avoir permis de trouver rapidement la terre qu'elle souhaitait. Elle fait maintenant partie d'une communauté qui est derrière elle, prête à l'aider, à la soutenir, à parler d'elle dans son propre réseau ... Et ça « c'est un gros plus » comme elle dit.



Cette dimension sociale, humaine, d'accompagnement et de soutien, n'est pas ce qui a prioritairement motivé notre choix de créer ce GFA. En premier lieu notre motivation était surtout écologique, militante (politique) et territoriale (agir de « chez soi » pour « chez soi »). Il s'agissait surtout de s'engager pour participer concrètement à l'essor d'une alimentation saine, locale et accessible en protégeant les terres de « l'agro-industrie » grâce à l'installation de petit·es paysan·nes sur le modèle agro-écologique ou biologique.

On pense souvent que le monde paysan est un monde à part, pour les initié·es, mais en fait pas tant que ça ! Au vu des enjeux que ce « monde » va avoir à relever dans les années à venir, si les citoyen·nes que nous sommes ne s'en mêlent pas ; c'est à dire qu'ils ne tentent pas de se réappropriier ce « champ », il y a de fortes chances pour que la situation se dégrade encore plus, et qu'on ait encore

moins le choix de ce qu'on aura à mettre dans nos assiettes à l'avenir ! Sans compter les dégradations de notre environnement et de tous·tes ceux qui y vivent.

L'affaire n'est-elle pas vitale ?

Par ailleurs, si on se déplace un peu de simples consommateur·ice·s, à l'acteur·ice·s un peu plus impliqu·e·s, on se rend compte que l'agriculture, le monde paysan, c'est aussi et surtout du lien social : du lien avec son territoire, et les gens qui y vivent. C'est un écosystème dont on fait déjà partie, et où on a donc, de fait, toute notre place !

Évangéline a 33 ans et vient de l'Essonne (91). Elle a fait des études de droit du patrimoine, et une fois son diplôme obtenu, a travaillé dans la gestion de portefeuilles financiers pour des clients qui en détiennent. Son père est chef d'entreprise et sa mère est actuellement assistante maternelle et sophrologue.



Elle a eu une vie confortable. Elle ne vient pas d'une famille d'agriculteur·ices ou du monde paysan. Elle a par contre été, grâce à ses grands-parents maternels et paternels, en contact régulier avec le jardinage, puis au contact de fermes d'alpage à la montagne où sa famille avait un chalet. Elle a donc toujours eu un lien

fort et affectif avec la nature et le monde paysan, bien qu'elle ait vécu dans un autre « monde ».

Évangéline rencontre son compagnon Amédée, en 2017, dans l'entreprise où elle travaillait à l'époque. Tous les deux vont commencer à s'intéresser aux théories de l'effondrement, à la collapsologie, à l'écologie, aux questions liées aux changements climatiques. Parallèlement, ils se rendent compte que le monde professionnel dans

lequel iels évoluent ne les intéresse pas tant que ça, mais également que la ville, « espace densifié » comme elle dit, court à sa perte.

Il faut donc partir pour (re)trouver les moyens d'être plus autonomes sur l'alimentation, l'énergie, mais aussi pour se (re)construire « une communauté locale » et (re)créer du lien. Dans leur démarche, la notion de groupe où l'on pourra se réapproprier la question de solidarité est très importante, cruciale même, semble-t-il. C'est comme ça qu'ils souhaitent réorienter leur vie, pour potentiellement, mieux faire face à une crise.



Amédée est le premier à faire un choix radical, il va s'orienter vers un nouveau métier, un métier manuel. Il entre en formation d'électricien en 2018.

Corrélativement leur projet commun émerge, iels veulent s'installer à la campagne. Iels achètent une maison en 2020 et font des allers et retours entre Paris

et la Bourgogne pour démarrer cette rénovation. Une rénovation et des aménagements qui visent à terme l'autonomie. Amédée qui a finalisé sa formation et ses stages à Paris s'installera rapidement, sur place, en tant qu'électricien. Evangéline, elle, n'a pas encore pris de décision avant de partir définitivement pour la campagne en 2021. La naturopathie l'intéresse, mais aussi l'agriculture. Elle verra sur place ! La naturopathie sera assez vite mise de côté. La formation est longue et les « débouchés » fragiles. Elle veut s'engager dans un projet où elle sera plus vite indépendante et qui aura du sens. Elle a d'ailleurs écrit dans son livre de chevet du moment « *Neo-paysans, le guide (très) pratique* », qui invite ses lecteur-ice-s à se positionner sur les objectifs de leur projet agricole, que par cette reconversion elle aimerait prioritairement : restaurer la terre et la biodiversité, sensibiliser à une bonne alimentation et à l'autonomie alimentaire, et enfin participer à la dynamique locale en intégrant les circuits courts. L'agriculture semble donc plus adaptée à ce qu'elle veut vraiment, les formations sont plus courtes. Elle va tester, elle verra.

Elle commence par du woofing² pendant 3 mois chez Muriel et Bruno, horticulteur-ice-s à Flavigny. Cette expérience lui confirme l'envie de travailler à l'extérieur, de s'occuper des plantes, de suivre le rythme des saisons, plus proche de

² Le *Wwoofing* (pour *World Wide Opportunities on Organic Farms*) est un mouvement international qui œuvre pour faciliter le partage de compétences autour de l'agriculture biologique. Le concept est simple : le *Wwoofer* se rend dans une ferme adhérente. Il participe aux travaux, en général pendant 20 à 25 heures par semaine. En l'échange de cette aide quotidienne, il est non seulement logé et nourri, mais il bénéficie également du savoir-faire de l'hôte.

la nature. Ce premier essai est concluant. Son choix est fait, et elle entre en bac pro horticole à distance au CNAP.

Le bac pro lui permettra d'avoir les rudiments techniques et théoriques, ainsi que d'obtenir le statut d'agricultrice. En tant que jeune agriculteur·ice, on peut obtenir des aides de l'état à l'installation (DGA³). Ce qu'elle ne sollicitera pas pour autant. Elle ne veut pas dépendre des aides et surtout ne rien devoir à l'État si son projet ne fonctionne pas, dit-elle. Elle se débrouillera autrement. Elle a des économies, puis si besoin, elle fera un prêt à la banque, qui peut également être facilité quand on devient, comme elle, jeune agricultrice.

Lors de sa formation, elle fait un premier stage chez Nicolas Joyeux qui



cultive des PAM (plantes aromatiques et médicinales) à Villy-en-Auxois, proche de chez elle. Le travail est physique, mais confirme toujours son envie de cultiver les petits fruits, d'être à l'extérieur et de moduler son temps de

travail, avec des périodes intenses l'été et plus calmes l'hiver, qui correspondent aussi à son rythme à elle. Avant même d'avoir obtenu son diplôme, déterminée à se lancer, elle commence à chercher des terres. Elle découvre alors le GFA lors d'un nouveau passage chez Muriel et Bruno, et par l'intermédiaire d'une amie de Gaëlle (co-fondatrice du GFA les petits champs), qui elle aussi, est venue se former dans l'idée d'une reconversion prochaine. La démarche l'intéresse et fait écho à son envie de faire du lien, du collectif et à se constituer une communauté. Serait-ce celle que Léo Coutellec qualifiait, lors d'une conférence-rencontre organisée par le Groupe de réflexion et d'actions pour le climat (GRAC) à la MJC de Montbard sur le sujet de « vers une alternative au supermarché » - et qui a donné naissance au GFA « les petits champs » -, d'existentielle ?

³ Dotation jeune agriculteur

⁴ Léo Coutellec est maître de conférences en éthique et épistémologie de sciences contemporaines à l'université Paris-Saclay et co-fondateur du GFA citoyen « Champs libres », ainsi que l'association Rhizomes. [RENCONTRE/DÉBAT avec Léo Coutellec \(2020\)](#)

En tout cas, ça “matche” aussi pour nous et nous voulons aussi que notre projet se concrétise, que l’aventure puisse démarrer ! Après avoir défini ce qu’elle souhaitait, et après quelques mois de recherche active, en septembre 2022, on réussit à acheter le terrain qu’il lui faut grâce à la générosité et l’engagement de plus de 70 personnes. Le terrain sur lequel se situe une vieille ferme en mauvais état, mais suffisante à son projet, fait près de deux hectares. Elle signe alors le bail et s’engage à nos côtés. Elle vient à peine d’obtenir son diplôme !

Quels est son projet initial ? Cultiver sur deux hectares des petits fruits, des fruits rouges, framboises et cassis précisément, sous le label bio et les revendre en circuit court aux particuliers (notamment en libre cueillette), aux restaurateurs et peut-être à des transformateurs locaux pour des confitures, des coulis, sirops, etc.

Elle a aussi fait ce choix de petits fruits car il n’y a pas de production de ce type dans le nord de l’Auxois. Il y aura donc sûrement des débouchés.



C'est aussi tout l'enjeu des petits modèles agricoles comme le sien, qui ne seront pas ou ne sont pas liés à des coopératives (qui achètent les productions) : revendre sa production, sa marchandise, et donc réussir à se créer de toutes pièces des débouchés commerciaux. Les circuits courts et la vente directe entre producteur·ice·s et consommateur·ice·s sont plébiscités actuellement (pour de bonnes raisons !), mais cela demande quand même une sacrée polyvalence pour

ceux qui s'y engagent ! Il faut à la fois maîtriser sa production, créer du lien, du collectif, car seul-e cette entreprise n'est ni possible ni souhaitable, mais il faut aussi devenir commerçant-e, commercial-e de sa propre production. Dans un monde qui se spécialise, un peu monotâche donc, c'est un vrai changement de paradigme. Il ne faut pas minimiser les compétences variées, nous semble-t-il, que cela induit ou demande.

Nous, soit dit en passant, nous ne sélectionnons pas les porteur-se-s de projet par rapport à leurs futures activités. Notre démarche n'est pas de dire ce qu'il faut ou pas sur ou pour le territoire. Notre démarche est surtout de faciliter l'installation de ceux qui, pour diverses raisons, ont des difficultés d'accès à la terre. Nous ne sommes pas prescripteur-ice-s, nous sommes aidant-es, facilitateur-ice-s, passeur-euses.

Pour quelles évolutions ? Forcément, dans sa réalisation, « sur le terrain » comme elle dit, son projet se transforme ! Sur les quasi deux hectares exploitables, pour l'instant, elle n'en cultivera qu'un. Cela paraît peu, et son business modèle, travaillé avec la chambre d'agriculture, en prévoyait effectivement deux pour pouvoir en vivre. Mais l'investissement était trop important pour démarrer que ce soit en terme



financier, mais aussi en terme de temps à consacrer. Il a quand même fallu planter 3000 plants ! Et aussi créer toute l'infrastructure pour les accueillir. Par ailleurs, les cassis ont été abandonnés car cela nécessitait une mécanisation pour la récolte,

et des investissements supplémentaires. Elle n'a donc finalement planté que des framboises et des mûres qu'elle pourra récolter à la main, et pour expérimenter, quelques baies de goji.

Quelles difficultés a-t-elle rencontrées jusqu'à présent ? Les petits fruits rouges sont capricieux. Un peu plus de 15% (environ 500) n'ont pas survécu à la première

plantation, réalisée collectivement. Il faut dire que le printemps et l'été de l'an dernier étaient particulièrement chauds et secs, mais aussi que son système d'irrigation n'était pas encore en place. Les jeunes plants ont beaucoup souffert de ce manque d'eau. Il faudra faire des boutures sur les plus vigoureux, et replanter. C'est en faisant qu'on apprend !

Plusieurs week-ends durant, nos sociétaires ont été invité-es à donner des coups de main pour l'installation : planter les piquets qui maintiendront les treilles, planter les petits fruitiers, pailler, etc. Elle se fera aussi beaucoup aider par son compagnon, son réseau d'ami-es et des paysan·nes avec lequel-les elle a sympathisé. Toute seule ce serait impossible. Le travail est colossal ! D'autant plus qu'elle a finalement dû reprendre un travail. Elle était en fin de droit au chômage, et l'activité agricole nécessite, surtout au début, des apports pour quasiment aucune rentrée d'argent. Elle ne voulait pas non plus sacrifier totalement son confort et son niveau de vie. Elle aura donc une double activité pour cette phase de lancement, qui devrait durer environ trois ans.

Après cela, il faudra faire des choix ou trouver un équilibre pour aussi pouvoir garder un peu de temps pour soi. Le rapport au travail a changé, nos modèles agricoles doivent également s'adapter à ses nouveaux enjeux. On peut sûrement envisager un rapport au travail plus épanouissant, moins aliénant pour tous·tes, voire même envisager un salaire à vie, cher à notre ami Bernard Friot⁵.



Pour Evangéline, les petits fruits étaient totalement adaptés à son projet. Il n'y a pas de soins spécifiques à apporter pendant l'hiver, comme elle dit. Ce sont des plantes résilientes. Elle ne voulait pas faire de maraichage car il faut perpétuellement

⁵ Bernard Friot, économiste et sociologue Bernard Friot travaille depuis des années sur une théorie du salaire à vie. Il défend l'idée d'un salaire inconditionnel qui permettrait de s'affranchir du chantage à l'emploi. Son salaire à vie se veut très différent dans sa philosophie du revenu universel. <https://www.youtube.com/watch?v=e4TjBeMFRI4&pp=ygUKZnJpb3QgbWpjlA%3D%3D>

replanter. Elle voulait cultiver une plante pérenne comme les vergers fruitiers, la vigne, etc., lui permettant aussi d'avoir des périodes de repos l'hiver.

Et maintenant ? Pour l'heure, le gros du travail est le désherbage manuel. D'ailleurs, là encore, elle n'est pas contre un peu d'aide ! En parallèle, il faut commencer à penser à la commercialisation pour cet été. Elle n'aura sûrement pas une très grosse récolte, mais il faudra récolter, puis vendre sa production. Elle fera sûrement les marchés locaux pour se faire connaître et proposera également un peu de libre cueillette, comme le définissait son projet. Voilà à quoi elle consacrera son été, en prenant régulièrement des jours de congés.

Le GFA continuera aussi son soutien et son accompagnement en organisant début août, du 7 au 11, un chantier collectif pour poursuivre le



nettoyage des bâtiments de la ferme et pour installer une gouttière, aujourd'hui inexistante. Cela lui permettra de récupérer l'eau de pluie, et de poursuivre aussi son envie d'autonomie tout en préservant la ressource eau.

Avis à toutes celles et tous ceux qui voudraient nous donner un petit coup de main pour faire en sorte que l'aventure continue d'être collective et joyeuse !

Mikaël pour les petits champs.